

DNA PETITE GAZETTE

L'action artistique française dans l'ex-RDA

Après le temps des pionniers

De notre envoyé spécial

Dominique Paillarse quitte le Centre culturel français de l'ex-Berlin-Est dont il a fait en quelques années (depuis 1985) un haut lieu de la vie intellectuelle est-berlinoise.

Il caressait l'idée, sérieusement, de prendre la direction régionale des Affaires culturelles à Strasbourg. Ce sera la Corse. Une fête, dimanche soir, dans les locaux du centre merveilleusement situé (Unter den Linden, au cœur retrouvé de la ville) a salué son départ. Il y avait de l'émotion dans l'air, sensible : Paillarse a vécu en simple et profonde solidarité avec la communauté artistique et intellectuelle est-berlinoise. « Ma vie était là, tout était là. Quand je passais à l'Ouest y faire quelques courses, je me sentais un peu coupable. Comme un zombie... »

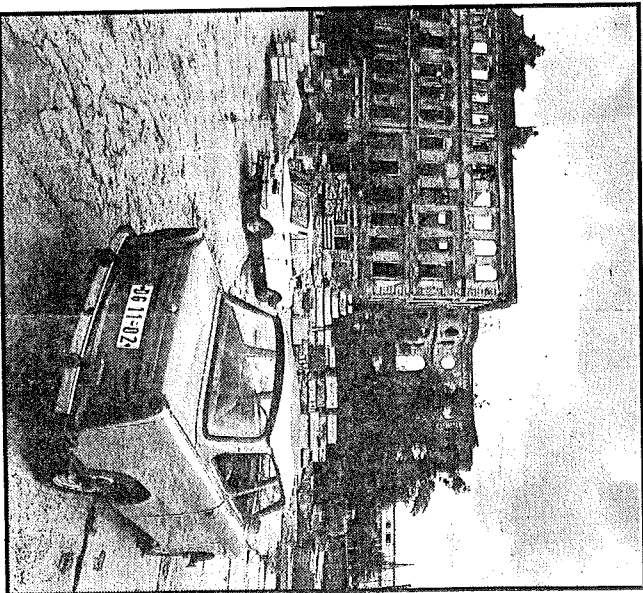
Tout ce qui comptait dans la vie culturelle de ce côté-ci du Mur était reçu au Centre culturel français dont l'action, dit Dominique Paillarse, était « transcendée politiquement » par l'action de Joselle Timsit, ambassadeur de France en RDA : chacun à Berlin se souvient de la reconnaissance émue manifestée par la communauté intellectuelle est-berlinoise au moment du départ de Mme Timsit. Il y a quelques mois.

Hors des discours

Le centre culturel d'Unter den Linden était alors le seul centre culturel occidental en DDR. Ouvert en janvier 1984, rapidement doté d'une belle salle de spectacles, le centre a aussitôt cristallisé les curiosi-

tés. Et l'on y a travaillé dans une absolue liberté. Surveillance, bien entendu, et une interprète, à Dresde, n'oublie pas aujourd'hui qu'il lui était interdit de se rendre au centre berlinois. Paillarse n'oublie pas les tracasseries administratives qui ont tâché de contrarier ou de décourager les initiatives du centre culturel en dehors de ses murs, et l'étrange sensation qui a toujours accompagné ses déplacements à travers le pays : le centre n'a jamais renoncé à exister aussi à Erfurt, à Leipzig, Rostock, Halle. « Nous avons été partout... »

Le centre était alors le seul endroit en RDA où le visiteur avait libre accès à la presse occidentale. Quatre-vingts abonnements, dont un à l'édition allemande des DNA, Paillarse a privilégié la photo, d'abord, et la bande dessinée. Se souvient de l'impact des quelques journaux que Carlier-Bresson a passés à Berlin dès 1986. D'un étonnant concert de Léo Ferré venu chanter « Les anarchistes » au Berliner Ensemble de Brecht. « L'essentiel de notre action passait partout ailleurs que dans les discours... » Dans l'impact esthétique d'une photographie. Dans une rencontre. Dans l'énergie d'un texte chanté. Dans les dialogues silencieux, noués dans l'espace d'exposition du centre. « Notre propos n'était évidemment pas de provoquer, mais d'étonner... »



A Berlin, à Leipzig, à Rostock ou, ici, à Dresde, l'action artistique française dans l'ex-RDA entre dans une nouvelle époque... (Photo DNA - Christian Lutz Sorg)

Mission remplie. Pas très loin de cinq cent mille personnes ont suivi cette année les deux cent dix manifestations proposées par le centre. Un millier d'élèves y suivent les cours de français... Le centre culturel d'Unter den Linden s'intègre aujourd'hui au centre français du Kurtürsendam, à l'Ouest, dirigé depuis quelques mois par Bernard Genton. Mais les deux hommes n'ont pas renoncé à l'idée de préserver leurs

deux antennes berlinoises, dans le cadre d'un renforcement de la présence française à Berlin et pour prendre acte aussi d'une réalité intérieure allemande et berlinoise ou Est et Ouest n'ont pas fini de raconter deux histoires différentes. Le Mur, entre-temps, est tombé. Et Paillarse se compte au nombre de ceux qui sont aujourd'hui déchirés entre l'imense bonheur de ces retrouvailles et la perplexité indignée

face à ce qui est aussi — comment ne pas l'observer ? — une nouvelle colonisation : aux yeux de l'Ouest, les habitants de l'ex-RDA sont soit des suspects, soit des sous-hommes, dit-il. « Il y a quelque chose de scandaleux dans la mise en coupe réglée des nouvelles provinces allemandes selon des critères exclusivement ouest-allemands... » Comme si dans cette partie-là de l'Allemagne, des hommes et des femmes, n'avaient pas vécu, pensé, aimé, créé pendant quarante-cinq ans.

« Après ce que j'ai vécu ici, je crois qu'il est bon qu'un autre que moi écrive la page suivante de l'histoire de ce centre culturel... » Des centres français se sont ouverts entre-temps, dans des conditions parfois extrêmement difficiles, à Rostock, à Leipzig, à Dresde aussi — ou Marc Sagnol accueillait ces jours-ci, après Berlin, la croisière européenne de la péniche « Opéra » de Mireille Laroche, qui a quitté Strasbourg officiellement le 3 mai dernier. L'action des centres culturels dans l'ex-RDA désormais se normalisera au fil des ans, mais prend ici — pour longtemps encore — une signification particulière. Les hommages que rendent aux centres les livres d'or proposés au visiteur en disent assez là-dessus : après tant d'années d'isoletisme intellectuel et culturel, chaque initiative pèse un poids considérable.

Antoine WICKER

A SURVIRE :
De Strasbourg à Prague,
la croisière européenne
de la péniche « Opéra »



L'ARGUS DE LA PRESSE

21, boulevard Montmartre, 75002 PARIS
Tél. : 42 96 99 07

DERNIERES NOUVELLES
D'ALSACE (D)
17 Rue de la Nuee Bleue
67000 STRASBOURG

4 JUILLET 91



PRESSE

PARIS – BERLIN – PRAGUE – Juillet 1991

Journal : *Bonne soirée 10 juillet 1991*

**PARIS
BERLIN
PRAGUE**

Trois capitales, trois pays... A l'heure de l'Europe, l'initiative de la « Péniche Opéra » mérite d'être signalée... Elle a suivi un véritable itinéraire artistique. Celui-ci a débuté en avril dernier avec des artistes de toutes nationalités et de tous genres (écrivains, plasticiens, photographes). Aux étapes ils présentent leurs spectacles ou leurs œuvres. *Rives et dérives*, c'est le titre de la manifestation qui les a donc menés sur les canaux de l'Europe entière. Opportunité de rencontres et d'échanges entre créateurs d'horizons culturels différents. L'opération a le mérite d'inciter à la découverte de l'autre par la culture. A son retour, la Péniche Opéra (créée en 1975) regagnera son port d'attache : le canal Saint-Martin à Paris, pour permettre à d'autres artistes de s'exprimer. Accostage prévu le 17 juillet.

POUR SE DEGOÛRDIR LES PATTES

On fait escale en musique, des artistes-résidents goûtent au roulis. A Berlin, sur un canal, Aperghis a cassé « la Baraque »

EN temps normal, la Péniche-Opéra est déjà l'un des lieux les plus pittoresques de la vie lyrique parisienne. En temps normal, c'est-à-dire lorsqu'elle est amarrée le long du canal Saint-Martin, à deux pas de l'Hôtel du Nord. Mais qu'il lui prenne des envies de liberté, de voyages, et elle devient vraiment un phénomène rare : un Opéra ambulante. Depuis le 2 mai, la Péniche-Opéra a largué les amarres et mis le cap à l'est, pour une grande tournée qui, après Francfort, Hanovre et Berlin, doit la mener jusqu'à Dresde et Prague. Ça fait du bien, ça dégoûterait les pattes et ça fait voir du pays.

Le principe de la tournée est simple : la Péniche emporte dans sa cargaison une dizaine de spectacles, qu'elle présente aux populations autochtones. Parallèlement, elle prend à son bord des artistes-résidents, le temps d'une escale ou d'une traversée. Une douzaine de photographes, peintres, musiciens ou écrivains français (1) partageront ainsi la vie de la Péniche et feront moisson

d'impressions de voyages, dont ils alimenteront leurs créations respectives...
Élémentaire.

L'opération est née de la rencontre entre deux demarques. Celle de la Péniche d'abord qui, depuis une dizaine d'années, sous l'impulsion de Mirielle Laroche, se consacre à des spectacles musicaux légers, éducatifs. Celle de l'AFADA ensuite (Association Française d'action artistique, que dirige Jean Digne), un organisme chargé de concrétiser les échanges entre la France et l'étranger. Trop longtemps tenue pour une simple agence de voyages, distribuant les billets d'avion aux artistes globe-trotters, l'AFADA entend désormais renforcer son action et soutenir des projets à plus long terme. La tournée « Paris-Prague » était une occasion à saisir.

Escale à Berlin. La Péniche, flanquée de sa petite sœur, l'« Adélaïde », s'est posée sur un bout de quai plutôt lugubre. Du temps du Mur, l'endroit servait

de ligne de démarcation Est-Ouest pour les bateaux. Aujourd'hui, c'est un nomman's land tristouneé où la Péniche décorée comme une guinguette, avec ses lanternes et ses lampionnets, apporte une touche de couleur. Façon de dire qu'elle jure carrément.

De même les spectacles éclaboussent-ils platement la sévérité des lieux. A bord de l'« Adélaïde », Jean-François Prigent présente son « Opéra solo » — défilé de pitreries vocales traitées en direct par l'électronique. Ça ne mange pas de pain. A bord de la Péniche voisine, des grappes de quinze à vingt spectateurs s'entassaient entre les stands de « la Baraque foraine », signée Georges Aperghis. Un spectacle inénarrable (créé lors du dernier Musica à Strasbourg) qui balade son spectateur de saynète en saynète, de surprise en surprise et de rigolade en rigolade. Cela tient du train fantôme, de la Foire du trône et du peep-show musical. On y voit des Madames Irma's scatophiles, des Diaphotinus nabots, des monstres en tout

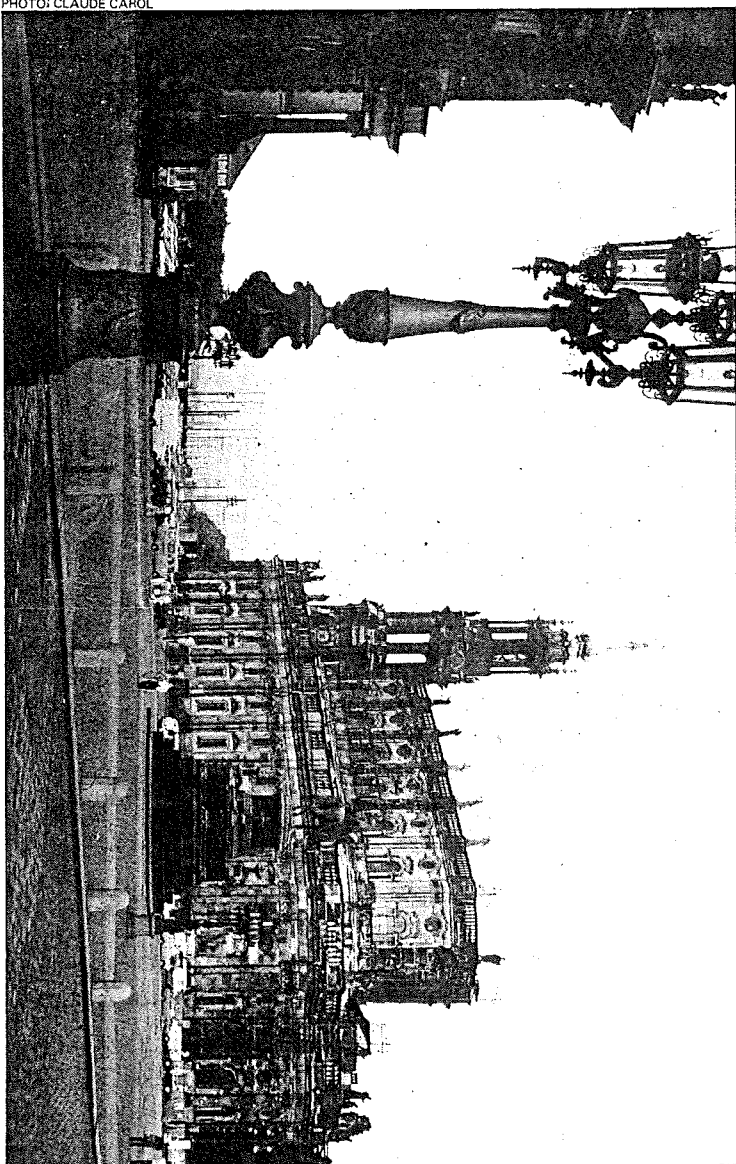
genre, des créatures folldingues et bonimentieuses. L'exiguïté de la Péniche et son léger roulis ajoutaient une touche de magie supplémentaire. Espérons que les Berlinoïis y auront été sensibles.

(1) Notamment Sophie Steinberger, Claude Caroly (photographes), Pascal Dusapin, Michèle Reverdy (compositeurs), Anne Gorouben (peintre), Philippe Beaussant (écrivain).

Jacques-Emmanuel Foussnaquer

Dresde, la beauté foudroyée

PHOTO: CLAUDE CAROL

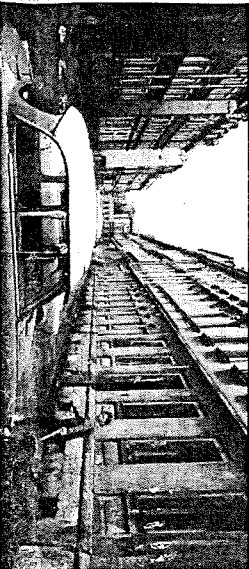


Dresde n'en finit pas de soigner les blessures de cette nuit monstrueuse de 1945 durant laquelle les Alliés assommèrent la ville sous leurs bombes incendiaires. Après les matraqueurs, les terribles reconstructeurs; après les communistes, les mirages de la Grande Allemagne. Isolée, désemparée, Dresde reste seule.

QUELQU'UN, au tout début de ce siècle, a dit que Dresde était le sourire de l'Allemagne. Parmi tous les clichés du bombardement terrifiant qui s'abattit sur la ville dans la nuit du 13 au 14 février 1945, il en est un où l'on voit un ange de pierre — ou un saint — au sommet du dôme miraculeusement épargné de la cathédrale avoir encore la force d'esquisser un pâle sourire au-dessus d'un océan de ruines.

En parcourant les rues distoquées de la ville aujourd'hui, en longeant des pans de murs qui semblent implorer le ciel mentir, on a en tête d'autres images de cette nuit d'apocalypse qui fit 135 000 victimes, selon l'historien

KER/MAGNUM



casernes soviétiques lézardées. « *Finalement, nous avons pitié d'eux: nous savions qu'ils étaient maltraités* », explique Karin au volant de sa Trabi. Le quartier de Neustadt abritait une certaine activité intellectuelle qui se réfugiait dans les étages. Les murs de l'ancien OQ de la Stasi sont recouverts d'inscriptions: « *Nous frissons chaque fois que nous passons là devant: quand le pense qu'ils ont abandonné tout ça sans combattre* », dit-elle.

Le passé... On n'a pas encore eu le temps de déboulonner les plaques des rues ni le petit Léning maigrichon face au Hauptbahnhof. Depuis le pont Augustus, ex-Dimitrov (du nom d'un ancien dirigeant de l'Internationale communiste d'origine bulgare, accusé d'avoir fomenté l'incendie du

Malgré une polémique, les ruines de la Frauenkirche, consacrées en mémoire de la monstruosité du bombardement, lieu de rassemblement des contestataires à l'automne 1989, devraient être relevées grâce aux fonds collectés par une fondation en faveur de laquelle Helmut Kohl a lancé un appel. La restauration du château devrait se poursuivre, avec, en particulier, la rénovation de l'église dont Schlitz fut le maître de chapelle. « *Nous devons apprendre à vivre dans un nouveau cadre social, continue Ulf Göpfert. Ce qui nous préoccupe, c'est le problème de la propriété. En ce moment, nous avons quelque quarante mille demandes de restitutions de biens fonciers; et nous n'avons pas suffisamment de ressources financières* ». Au-delà de cette quête désormais impossible

« *péens* ». Le pont du Miracle bien, un ouvrage métallique suspendu construit entre 1891 et 1893, enjambe l'Elbe, qui glisse dans un tapis de verdure. Le coceau qui surplombe le pont disparaît sous un pont enroulé de végétation où sont enlous petits châteaux et villas cossues. Ici, c'est la Dresde romantique de Schiller, de Novallis, de Kleist, épargnée par l'ouragan de feu. Au débouché du pont, le bout de Lochwitz, quelques maisons de poupées autour d'une placette pavée. Là, Robert Schumann se heurta à l'obstination du père Wicz, qui lui refusait Clara, prétendue aux « *merveilleuses souffrances* » qui assailleraient plus tard le musicien. En ce début d'été, Lochwitz organise la première Fête des coceaux de l'Elbe. Des voix, celles des Chants de l'Aube, s'élevaient d'un groupe de musi-

En 1834, dans la préface de ses *Raischbilder*, Henri Heine écrivait : « *Pour l'Allemagne sans doute la période des négations n'est pas encore finie: elle ne fait même que commencer (...). Il me semble qu'il faudrait plutôt se livrer à des tentatives positives et réédifier tout ce que le passé nous a légué de bon et de beau* ». A Dresde, pour ce qui est de l'histoire arrachée au sol, il est peut-être trop tard.

De notre envoyé spécial
Régis Guyotat

« Nous sommes dépassés par ce qui nous arrive. Nous devons apprendre à vivre dans un autre cadre social. »

Dresde, la beauté foudroyée

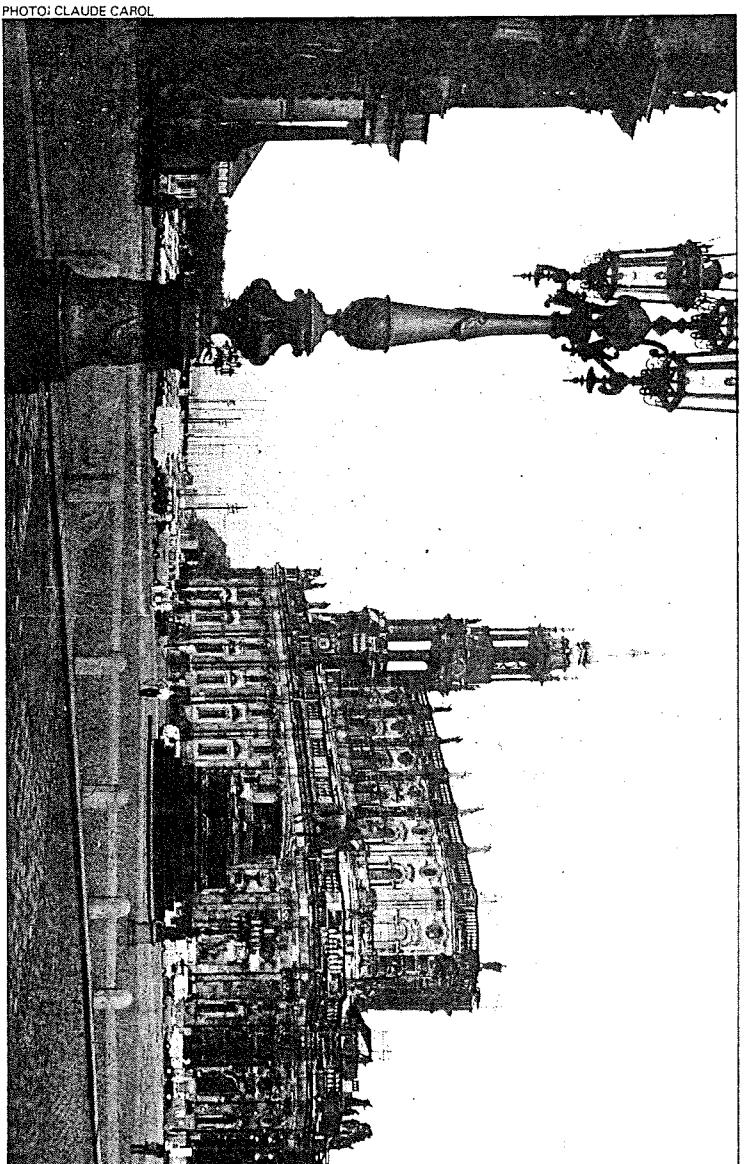


PHOTO: CLAUDE CAROL

Dresde n'en finit pas de soigner les blessures de cette nuit monstrueuse de 1945 durant laquelle les Alliés assommèrent la ville sous leurs bombes incendiaires.

Après les matraqueurs, les terribles reconstruc-teurs ; après les communistes, les mirages de la Grande Allemagne. Isolée, désarmée, Dresde reste seule.

QUELQU'UN, au tout début de ce siècle, a dit que Dresde était le sourire de l'Allemagne. Parmi tous les clichés du bombardement terrifiant qui s'abattit sur la ville dans la nuit du 13 au 14 février 1945, il en est un où l'on voit un ange de pierre — ou un saint — au sommet du dôme miraculeusement épargné de la cathédrale avoir encore la force d'esquisser un pâle sourire au-dessus d'un océan de ruines.

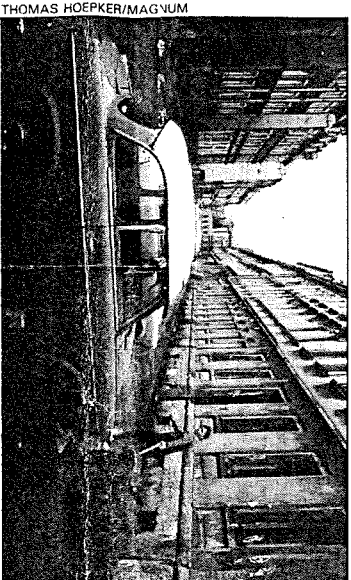
En parcourant les rues désolées de la ville aujourd'hui, en longeant des pans de murs qui semblent implorer le ciel meur-trier, on a en tête d'autres images de cette nuit d'apocalypse qui fit 135 000 victimes, selon l'historien David Irving, c'est-à-dire plus qu'à Hiroshima : celles de corps emplies sur des bûchers de fortune sur la place du Vieux-Marché et de tas de cendres humaines. Tandis qu'à quelque distance de là la machine nazie poursuivait son œuvre de destruction.

Si l'on ajoute la funeste reconstruction socialiste, on peut comprendre que les gens de Dresde aient envie de tourner la page de ce siècle. Jadis, on disait que le beau ne pouvait s'apprendre qu'à Dresde. L'écrivain Kasner, né dans la capitale saxonne et mort en 1985, affirmait que, « *enfin, il y respirait la beauté comme l'enfant d'un garde-chasse respire l'air de la forêt* ». Cheveux longs s'échappant d'un chapeau noir à larges bords, allure à la Gaston Couët, Ulf Göpfert, adjoïnt aux affaires culturelles, dit de sa ville qu'elle a été « *dégénérée* », c'est-à-dire vidée de son identité, qu'elle a perdu son essence. Il faut imaginer Paris subitement dépossédée de ses monuments et reconstruite d'une façon lisse et anonyme et le choc mental qui en résulterait.

Depuis l'aéroport, sur la rive droite de l'Elbe, on longe des

casernes soviétiques lézardées. « *Finalement, nous avions pillé d'eux ; nous savions qu'ils étaient maltraités* », explique Karin au volant de sa Trabi. Le quartier de Neustadt abritait une certaine activité intellectuelle qui se ré-ignait dans les étages. Les murs de l'ancien OG de la Stasi sont recouverts d'inscriptions. « *Nous frissons chaque fois que nous passons là devant ; quand je pense qu'ils ont abandonné tout ça sans combattre* », dit-elle.

Le passé.. On n'a pas encore eu le temps de déboulonner les plaques des rues ni le petit Lémine maigrichon face au Hauptbahnhof. Depuis le pont Augustus, ex-Dimitrov (du nom d'un ancien dirigeant de l'Internationale communiste d'origine bulgare, accusé d'avoir fomenté l'incendie du



THOMAS HOEPKER/MAGNUM

Reichstag), rebaptisé en priorité, la silhouette baroque dans la courbe du fleuve paraît intacte. La Hofkirche, assise de biais, dans une attitude de défiance au châteaü, a l'air d'esquisser un pas de deux. Passé ce rideau baroque entièrement reconstruit après 1945, y compris le fameux Zwinger de Pöppelmann, la chute sur les espaces « *zupiens* » est brutale et le pléion condamné à une errance pathétique. Et l'on se situe ce qu'il faut blâmer le plus de la furure de la guerre ou de la hargne dévastatrice des reconstruc-teurs.

Epreuve de taille pour les nouveaux responsables de la ville : comment sauver ce centre, atté-nuer la déséprance du glacis ulbrichtien, à défaut de restituer la ville dense de Bellotto et de l'Électeur Auguste le Fort, qui voulait faire de l'Elbe une « *avenue* » aussi célèbre que le Grand Canal à Venise.

Malgré une polémique, les ruines de la Frauenkirche, cons-truées en mémoire de la monstro-sité du bombardement, lieu de rassemblement des contestataires à l'automne 1989, devraient être relevées grâce aux fonds collectés par une fondation en faveur de laquelle Helmut Kohl a lancé un appel. La restauration du châteaü devrait se poursuivre, avec, en particulier, la rénovation de l'église dont Schütz fut le maître de chantier. « *Nous devons appren-dre à vivre dans un nouveau cadre social* », continue Ulf Göpfert. *Ce qui nous préoccupe, c'est le problème de la propriété. En ce moment, nous avons quelque quarante mille demandes de restitu-tions de biens fonciers ; et nous n'avons pas suffisamment de re-treves financières* ». Au-delà de cette quête désormais impossible

de leur ville, il y a chez les Dres-dois le droit de comprendre enfin le pourquoi de ce bombardement. Pour « *mettre à genoux* » un peu corrompu par le nazisme, comme le veut la thèse d'Irwín, dont le livre — paru en 1963 — parce qu'il met en cause Chur-chill, déclencha une belle polém-ique ? Pour donner un coup de semonce aux Soviétiques ? 1 220 bombardiers (dont 450 fortresses volantes) ciblerent le centre histo-rique, des quartiers résidentiels bourrés de réfugiés, négligeant les objectifs industriels et les quar-tiers ouvriers, au point que les usines repartirent tout de suite. Les aviateurs alliés sentirent la chaleur du brasier à travers leurs cockpils. L'eau de l'Elbe, dit-on, se mit à bouillir : les rues étaient recouvertes d'un magna humain.

Sur l'Altmarkt, une caravane publicitaire néerlandaise distribue du rêve sous forme de catalogues de voyage et de tranches de gouda à des files de promeneurs sans but. Des jeunes abortent des *tee-shirts* barrés par de grosses ins-criptions : « *C'est la vie* » (en fran-çais). « *Nous sommes dépassés par ce qui nous arrive* », dit encore Karin. *Surtout dans la vie quoti-dienne. Ici, presque une personne sur deux est sans travail. Vingt mille à trente mille personnes par mois quittent les nouveaux Länder pour aller, disent-elles, là où il y a de l'argent. Les gens se sentent déshonorés qu'on ne les sollicite pas. Pourtant, nos ingénieurs, nos techniciens, ont appris à faire quel-que chose de rien. Le malheur, c'est que l'Ouest n'a pas besoin de ce savoir-faire de substitution. Nous ne voulons pas de la Grande Allemagne, nous en avons peur*.

piéens. » Le pont du Miracle bien, un ouvrage métallique suspendu construit entre 1891 et 1893, enjambe l'Elbe, qui glisse dans un tapis de verdure. Le coteau qui surplombe le pont disparaît sous un épaïs manteau de végétation où sont entous petits chalets et villas cossues. Ici, c'est la Dresde romantique de Schiller, de Novalis, de Kleist, éparignée par l'ouragan de feu. Au débouché du pont, le bourg de Lochwitz, quelques maisons de poupées autour d'une placette pavée. Là Robert Schumann se heurta à l'obstination du père Wree, qui lui refusait Clara, prélude aux « *merveilleuses souf-frances* » qui assaillirent plus tard le musicien. En ce début d'été, Lochwitz organise la première Fête des coteaux de l'Elbe. Des voix, celles des Chants de l'Aube, s'élèvent d'un groupe de musi-

« **Nous sommes dépassés par ce qui nous arrive. Nous devons apprendre à vivre dans un autre cadre social.** »

ciens attablés à un buffet, habillés de noir comme des marabouts. C'est là que les deux pénitentes affrêtées par l'Association française d'action artistique ont décidé de jeter l'ancre, étagée d'une longue pâtérification aquatique commencée à Paris le 21 avril et qui s'est achevée le 18 juillet à Prague. Les deux embarcations transportent des résidents qui se relaient de ville en ville et présen-tent des spectacles dans la cale transformée en petit théâtre. Une opération montée avec le concours de l'association Péniche-Opéra et des instituts culturels français (celui de Dresde a été ouvert en janvier 1991). Une manière plus minime d'établir des liens cul-turels avec les anciens pays de l'Est. « *Il s'agit de démontrer que la petite entreprise culturelle a sa place dans la Grande Europe, de miser sur les réseaux autant que sur les institutions* », précise Jean Digne, directeur de l'AFEA.

Photographie. Claude Caroly a « *embarqué* » à Berlin. Pour lui, les villes de l'Est sont des villes où « *le petit nombre de voitures accentue le sentiment d'étrangeté. Ce sont des villes où l'on marche, où l'on retrouve les odeurs des années 50* ». « *Le choc de Dresde, ajouté-là, c'est que l'on puisse embrasser dans un seul regard la splendeur baroque et le rajinement dans la destruction. Et puis il y a cet autre télescope du baroque avec l'urbanisme de la fabrique et aussi la prise de possession de la publicité. C'est quelque chose de troublant de se trouver à Dresde, dont l'antéan-tissement marque le début de la guerre froide. Quant aux popula-tions, entre le régime du communisme et l'appel à une société de consommation, il y a énormément* ».

En 1834, dans la préface de ses *Raisbilder*, Henri Heine écrivait : « *Pour l'Allemagne sans doute, la période des négations n'est pas encore finie ; elle ne fait même que commencer* (...). Il me semble qu'il faudrait plutôt se livrer à des ten-dances positives et réédifier tout ce

que le passé nous a légué de bon et de beau. » A Dresde, pour ce qui est de l'histoire attachée au sol, il est peut-être trop tard.

De notre envoyé spécial
Régis Guyotat

Rives et dérives, de Strasbourg à Prague

Péniche Opéra, un voyage européen

De notre envoyé spécial

Née à Musica 90, servie par de jeunes comédiens de l'École du TNS, la Baraque foraine de Georges Aperghis est du voyage. De Strasbourg à Prague, la Péniche Opéra de Mireille Larroche accueille spectacles et résidences d'artistes français et allemands.

La péniche avait levé l'ancre, officiellement, le 3 mai dernier à Strasbourg, Erlangen, Francofort, Hanovre, Berlin, Prague, à partir de ce 4 juillet, où l'étape finale de la tournée s'attarde une quinzaine de jours. Dresde entre-temps, le week-end dernier : les programmations de la Péniche Opéra s'y sont mêlées aux manifestations des « Fêtes sur les côtesaux de l'Elbe » suscitées depuis deux ans — pour

salver les églises baroques de Pillnitz et de Loschwitz — par les habitants de très poétiques quartiers résidentiels de la ville, centres éparpillés par les bombardements, mais parfois fort dégradés ensuite. Fête populaire, artistique et musicale, mobilisant toute la communauté culturelle et associative de Dresde. Généreusement épanouie dimanche, dans les premières vraies lumières de cet été.

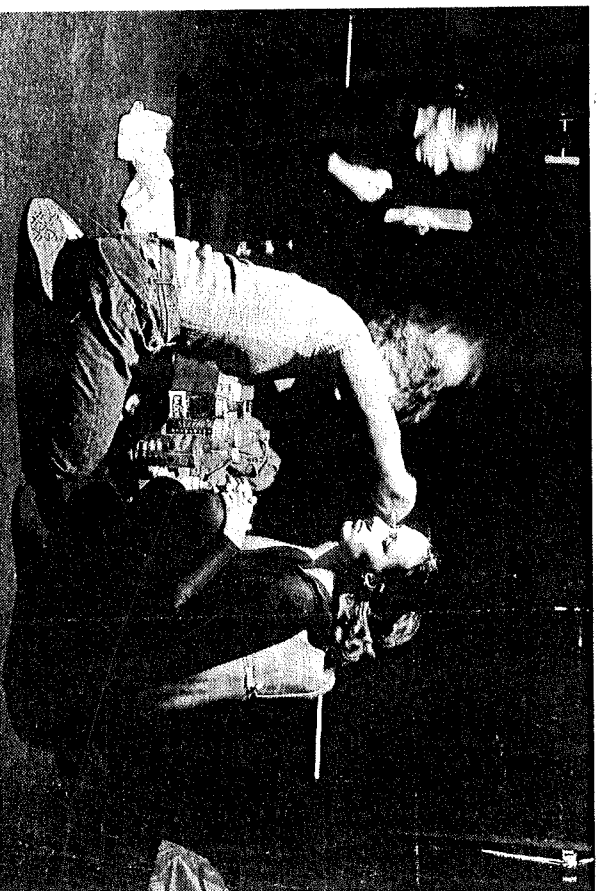
Le décor est dans un site ravissant, miraculeux, que Dresde en toute simplicité a baptisé « Am blauen Wunder ». Des deux péniches de l'équipage français — « Opéra » et « Adélaïde » — au plein air, des superbes côtesaux environnants, l'humour coïncida heureusement. Et l'on s'y donna rendez-vous, au carrefour symbolique aussi de l'action conduite par l'Association française d'action artistique (AFAA), pour le compte du ministère des Affaires étrangères, et de l'esprit qui inspire l'exem-

plaire jumelage entre les villes de Strasbourg et de Dresde. L'AFAA soutient la tournée européenne de la Péniche Opéra, et soutient l'initiative de premiers échanges artistiques entre Musica et le Centre contemporain de Dresde. Le festival contemporain de Dresde, à l'automne, accueille plusieurs productions de Musica 91, et parmi elles des programmes servis par les percussions de Strasbourg et l'Accroche Note.

Musica à Dresde

Jean Digne, directeur de l'AFAA, Jean-Dominique Marco et Marc Dondoy pour Musica, Ulf Göpfert, adjoïnt à la culture de Dresde, Mireille Larroche pour la Péniche Opéra, dont on connaît l'active synergie pour les répertoires contemporains, et Udo Zimmermann, intendant de l'Opéra de Leipzig, patron du Centre de musique contemporaine de Dresde et inspirateur des « Fêtes de l'Elbe » : ils ont tenu un ensemble, sur place, dans le décor de la fête populaire, de leur désir d'avancer sur le terrain de telles collaborations.

Photographes, musiciens, peintres ou écrivains ont été pendant ces quelques semaines accueillis en résidence à bord de la Péniche Opéra, et y ont d'étape en étape rencontré d'autres artistes, allemands, pendant qu'à l'arrière des soi-



A Berlin l'autre jour, à Prague aujourd'hui : Les jeunes comédiens de l'École du TNS réinventent la Baraque foraine d'Aperghis.

rées de la péniche spectacles français et allemands voisinaient aussi : Mireille Larroche, témoinne de l'extrême générosité de l'accueil qui leur est réservé toujours, des gourmandes curiosités que cristallise le voyage des bateaux français, de la force parfois des rencontres, qui fait de cette croisière tout autre chose, profondément, qu'un périple gadgétiste, ou touristique.

Musica avait installé la Baraque foraine d'Aperghis sur la place du Marché-Gayot, à Strasbourg. Elle rennessait l'autre jour à Berlin, dans le ventre de la péniche, et elle est

aujourd'hui au rendez-vous de Prague, où les jeunes comédiens du TNS réinventent encore une fois l'insolite, vivante et sensible galerie de portraits humains qui se nichent sous les jeux musicaux d'Aperghis...

Au royaume baroque de l'histoire Dresde, la Péniche célèbre nos répertoires baroques à nous, avec de la fantaisie, de l'humour, beaucoup de tendresse. Elle a accueilli un théâtre de Palerme, qui voyage lui aussi, mais en train, et qui propose un spectacle offert au cirque à Eric Satie, heureusement intégré à ces fêtes qui sur-

les rives de l'Elbe célèbrent d'année en année l'harmonie d'un paysage et d'une culture...

Et quel paysage ! Le soleil, un peu plus tard, dimanche, tombait doucement sur la paix du lac de la Moritzburg, à quelque distance de Dresde. Un couple d'amoureux s'y glissa idéalement dans l'image, s'y amusa des sérieuses navigations d'une famille de vilains petits canards joliment disciplinés, pendant que sifflait et tumait au loin le train à vapeur qui de Dresde rallie Berlin.

Antoine WICKER

A suivre : Berlin en capitale